Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 43

Artikel: L'art de bien causer
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186577

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-neuvième année. N° 43 Samedi 22 Octobre 1881.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. —
six mois. . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . 6 fr. 60

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Lausanne, le 22 octobre 1881.

M. B.-C., à Beaumont sur Lausanne, s'est rendu dernièrement dans la vallée de la Sernft, son pays d'origine, aujourd'hui si désolé. Profondément ému à la vue de cet immense tombeau, qui recouvre tant de victimes, tant d'amis et anciennes connaissances auxquels il a si souvent serré la main, il en est revenu le cœur navré. Les lignes qu'il vient d'adresser à cette occasion au journal *Le Semeur,* sont des plus touchantes ; elles se terminent par le discours prononcé sur le cimetière d'Elm, par un des pasteurs de la localité, M. Leuzinger, dont les paroles à la fois simples, consolantes et élevées, respirent une vraie foi chrétienne, une suprême résignation en présence de cette terrible épreuve.

Il résulte des derniers renseignements reçus par M. B.-C., et qu'il vient de nous communiquer, que 115 personnes ont péri dans le désastre, que 12 familles entières ont disparu et que 57 autres, sur 211 ménages existant précédemment dans le village, ont été plongées dans le deuil par la perte d'un ou de plusieurs des leurs. En outre, de nombreuses personnes sont mortes ou devenues gravement malades par suite de l'affreuse catastrophe.

Voici le discours de M. le pasteur Leuzinger :

« Chers frères en deuil !

» L'Eternel, le Dieu tout-puissant a parlé. A sa voix, les montagnes se sont ébranlées et les fondations de la terre ont tremblé.

» Que répondras-tu, pauvre Elm, paroisse chérie ? Rien, mais reste ferme au jour de l'adversité ; avec la foi du chrétien, tu peux accepter dignement ton malheur.

» Oui, Seigneur, nous voulons, malgré tout, être à toi pour toujours ; nous, tes créatures, enfants de ton royaume d'éternité, nous nous approchons de toi. Tu règnes en tous lieux, mais tu es avant tout notre Père céleste, à qui nous allons comme à notre refuge.

» Nous venons de confier à la terre les quelques restes de cette lugubre journée. Seigneur, suivant la parole du prophète, conserve ce souvenir dans nos cœurs et qu'il soit pour nous une bénédiction ! (Esaïe LXV, 8.)

» Pauvre Elm ! comme tu es attristé, oui triste jusqu'à la mort au bord de ces tombes et de ce champ funèbre plus grand encore que notre cimetière. Tu as été frappé dans ce que tu avais de plus cher, ta beauté est flétrie. L'ange de la mort n'aurait pas causé de ravages plus grands que ne l'ont fait ces montagnes. O homme ! toi qui respires encore et vois à tes pieds ce spectacle d'horreur, souviens-toi de la fin de toutes choses.

» Que deviendrais-tu, faible vermisseau, si, en des temps semblables, tu ne pouvais t'approcher de Dieu. Or, il est près de toi ; lutte comme Jacob et dis-lui : « Seigneur, je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni. » S'il te frappe maintenant et que tes blessures soient cruelles, souviens-toi que plusieurs ont eu le même sort affreux ; mais, comme Etienne, le premier martyr, ils ont reçu la couronne de gloire pour avoir, jusqu'à la fin, persévéré dans la vérité. Sans doute nous eussions voulu arrêter le bras de l'Eternel et lui dire : « Aie pitié de nous et nous épargne en ta colère. » Mais qui peut contester avec le Seigneur ? Que ta volonté soit faite !

» Pauvre village, tourne, comme Etienne, ta face vers le Ciel et tu en recevras plus de consolation que ne peuvent t'en offrir les plus sympathiques d'entre les hommes.

» Au nom de tous ceux qui assistent à cette triste cérémonie, nous promettons de t'aider, paroisse chérie, de verser le baume et l'apaisement dans tes blessures ; tout ce que peut la main de l'homme guidée par la charité chrétienne sera fait en ta faveur. Ceux qui s'en sont allés dans la catastrophe se trouvent maintenant auprès de Dieu, dans la maison paternelle de l'Eternité. Mais vous, mes frères, qui allez reprendre vos occupations, souvenez-vous de cette journée de mort, pensez souvent au champ funèbre où nous avons laissé nos amis et répétez avec une profonde conviction : « Nous n'avons point ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir. » (Hébr. XIII, 14.)

» Tous nous voulons prier pour toi, paroisse d'Elm, nous voulons pleurer avec ceux qui pleurent et demander pour tes enfants la consolation qui vient d'en haut. Elle te sera accordée certainement et la résignation chrétienne t'aidera à supporter cette grande épreuve. Amen ! »

L'art de bien causer.

Tenir la conversation avec tact et mesure, c'est-à-dire garder un juste milieu entre raconter et *rabâcher*, est chose difficile. Bien raconter est un talent fort agréable, pourvu toutefois que celui qui en est doué n'en fasse pas abus en cherchant à se faire écouter toujours et à tout propos. Avant de raconter quelque chose, il faut se demander avant tout, si cette chose doit plaire aux personnes dont on va être écouté, ou si, au contraire, elle ne pourrait pas les blesser. Ainsi il y aurait de la sottise à raconter une histoire de bossu, fût-elle même très plaisante, devant une personne qui serait frappée de cette infirmité, ou qui aurait un bossu parmi ses proches ; une histoire de juif devant des israélites, de boiteux devant une personne marchant de travers ou toute autre chose de même genre, d'ailleurs, en règle générale, plaisanter sur les infirmités humaines, ne montre jamais une excellente éducation ni un très bon cœur.

Pour qu'un récit plaise, il faut qu'il soit conduit naturellement par les discours qui l'ont amené, et

que l'esprit des auditeurs soit, pour ainsi dire, préparé à l'entendre, autrement toute l'adresse et tout le sel que vous pourriez y mettre, seraient dépensés en pure perte; si on rit, ce ne sera que par une politesse complaisante, et au lieu d'un aimable conteur, on ne verra en vous qu'un bavard voulant à toute force jeter ses histoires au milieu de la conversation.

Un autre écueil est celui des trop longs préambules dans lesquels on s'embrouille presque toujours et qui alourdissent le récit. Si celui-ci est piquant, il n'en a pas besoin; si au contraire il doit être terne et sans intérêt, vous ne le rendrez que plus long et plus ennuyeux.

Si ce que vous allez dire doit entraîner l'hilarité, gardez-vous d'en prévenir vos auditeurs, car vous manqueriez votre but. Les gens qui se mettent à rire avant de commencer un récit, ou qui le commencent en disant: « Vous allez rire », à ceux qui se disposent à l'écouter, font tout à fait fausse route; c'est un moyen certain d'empêcher l'effet que devrait produire le conte le plus gai. Or rien ne vous donne plus piteuse mine que d'être seul à rire de l'histoire qu'on vient de raconter.

Maintenant, avant de s'aventurer dans un récit, il faut se rendre compte si on en connaît bien toutes les circonstances principales, et si on se les rappelle parfaitement, car il est souverainement désagréable de rester court ou d'être obligé de chercher, de balbutier, de se gratter le front; enfin de recourir à mille excuses en avouant qu'il est impossible d'aller plus loin. On doit encore, avant de commencer un récit, se demander si on ne l'a pas déjà fait devant les mêmes personnes, afin de ne point passer pour radoteur, titre qui ne plaît à personne, qu'on soit vieux ou jeune.

Ne vous appesantissez pas sans nécessité sur une date, sur la recherche d'un nom, d'un lieu ou toute autre circonstance accessoire qu'il importe peu à vos auditeurs de connaître et qui entravent le récit; mais soignez tous les détails piquants, propres à le faire valoir. On doit aussi faire ensorte que l'ordre des faits soit suivi, afin que le récit soit toujours clair; il ne faut pas non plus le précipiter afin de ne pas être obligé de revenir sur ses pas et de dire avec embarras: « *Pardon... j'oubliais... attendez... je devais vous dire avant tout...* » et autres phrases semblables qui gâtent complétement une narration.

Vous voyez, ajoute en terminant, Mme la comtesse de Bassanville, à qui nous empruntons ces lignes, que n'est point bon conteur qui veut, et que les récits de Mme Maintenon devaient avoir un bien grand charme, puisqu'ils savaient faire oublier même de manger; ainsi il est raconté dans les mémoires du temps que, quand elle n'était encore que fort modestement et fort humblement la femme du pauvre Scarron, les jours où le rôti manquait aux dîners que le poète burlesque se croyait obligé de donner de temps à autre, son petit laquais venait lui dire tout bas de raconter encore une histoire à ses convives afin que la lacune du rôti passât inaperçue; elle le faisait, et chacun quittait la table fort enchanté du repas.

Rothschild mendiant.

Le célèbre peintre Delacroix dînait un jour chez M. de Rothschild, et pendant le repas, il regarda son amphytrion avec une telle insistance que celui-ci lui en demanda la raison une fois la table levée. Delacroix répondit que depuis des mois, il cherchait en vain une tête de mendiant pour modèle d'un de ses derniers tableaux et que, par une véritable ironie du sort, Crésus possédait la tête de mendiant que l'artiste avait rêvée. « Quel dommage, M. le baron, que vous ne soyez ni un mendiant, ni même un modèle ». M. de Rothschild, amusé de la chose, répondit qu'il n'avait rien à refuser à l'art et qu'il se rendrait volontiers dans l'atelier du maître pour lui servir de modèle. Effectivement, quelques jours après, on voyait Rothschild en mendiant.

Delacroix, dans son atelier, l'avait affublé d'une tunique de circonstance, lui avait mis un long bâton à la main et l'avait placé dans la pose d'un homme se reposant sur les marches d'un temple romain. Un jeune artiste, élève favori du maître, et ayant l'entrée libre dans son atelier, y vint un jour pendant que Rothschild posait, et, émerveillé du modèle, il félicita Delacroix d'avoir si bien trouvé après ses longues recherches. Ne doutant pas qu'il eût sous les yeux un vrai mendiant, ce brave jeune homme s'en approcha avec bonté et lui glissa une pièce de vingt francs dans la main. Rothschild prit la pièce, remercia du regard, et, aussitôt le donateur sorti, il s'informa de lui auprès de Delacroix. Le jeune homme, dit celui-ci, est pauvre, il gagne sa vie en donnant des leçons, mais c'est dommage que ses moyens limités l'empêchent de se lancer comme il le faudrait dans une carrière pour laquelle il promet beaucoup.

Peu de temps après, le jeune homme recevait une lettre lui disant qu'un bienfait porte toujours sa récompense, et que le louis qu'il avait si généreusement donné à un pauvre, avait produit une somme de 10,000 fr. qui était à sa disposition à la caisse de la maison Rothschild.

Lo falot dâo Coutéran.

Lâi a on pou pertot dâi rizolets, dâi farceu, que ne sè font pas concheince dè mettrè ein couson dâi pourro z'innoceints, ein lâo faseint eincrairè dâi gandoisès, que l'est gaillâ mau fé; kâ tsacon n'a pas einveintâ la pudra, ni lè metannès, et n'est pas on mau, kâ sè faut soveint démaufiâ dè clliâo dzeins tant suti et tant éduquâ, tandi que fâ adé bon avâi à férè avoué clliâo brâvo citoyeins que n'ont min dè crouïe malice et que lâi vont à la frantse marguerite.

On bravo paysan dè C. pè La Coûta, étâi z'u à B., assebin à La Coûta, po atsetâ dou petits caïe-